

vrai talent, toutes les consolations d'une amitié aussi tendre que solide. C'est alors que Ducis improvisait ces vers qu'on ne saurait trop répéter dans les discordes civiles :

Amitié, qui, sans toi, porterait ses malheurs ?
Hélas ! nés pour souffrir, mêlons di moins nos pleurs...
Malheureux ! quoi, faut-il sur ce globe où nous sommes,
Quand on veut les aimer, craindre toujours les hommes ?
Se dire en gémissant, mais éclairé trop tard,
Les voilà tout ensemble... et les creurs sont à part !

Ce qui caractérisait particulièrement Ducis et lui donnait tant de droits à l'estime générale, c'était le mépris de la fortune et des honneurs : c'était le désir inaltérable d'une humble médiocrité. Plus d'une fois, il refusa de brillantes décorations, des titres élevés, des pensions considérables. On le vit même braver le ressentiment d'un conquérant fameux, d'un potentat redoutable, qui, dans sa colère, prit pour un orgueil insultant ce qui n'était qu'un système de bonheur, qu'un pacte fait avec soi-même de conserver son indépendance. Mais ni les éclats de la foudre qui grondait sur la tête du vénérable Ducis, ni les instances des ambitieux qu'humiliait sa modestie, ne parent l'intimider et le corrompre. A toutes les menaces, à toutes les prières dont il était obsédé, il ne répondait que par cette admirable profession de foi qui durera plus longtemps que les grandeurs :

Né sans ambition, avec peu de désirs,
Mon luth fait mon destin, mon emploi, mes plaisirs,
Il ne me donne pas un pare, des mémoires,
Mais le sommeil, la paix, les riantes fêtes,
Cet art charmant des vers par la grâce enfanté,
Bien-fonds de La Fontaine et qu'il a tant chanté,
Heureux au jour le jour, rêvant, me laissant faire,
De moi pourtant toujours je fus propriétaire.
O pauvreté tranquille ! ô véritable bien !
Heureux, cent fois heureux le mortel qui n'est rien,
Qui, dans son cœur en paix, seul trésor à défendre,
Sans craindre et désirer, commander ni dépendre,
Toujours libre et soumis dans un juste milieu,
Abandonne ce monde et l'avenir à Dieu !

« Je n'oublierai jamais, dit Bouilly, la vive impression que produisit sur moi Ducis, la première fois que j'eus le plaisir de l'entendre.

« C'était dans les ateliers de Vincent, peintre d'histoire, où l'auteur faisait la première lecture de sa tragédie d'Abufar. L'assemblée était nombreuse et composée de tout ce que Paris comptait alors de grands talents dans tous les genres. J'étais placé, dit-il, derrière le fauteuil de Grétry, caché sous les rayons de son auréole, admis, par son honorable entremise, dans cette imposante réunion. Mes yeux étaient charmés de la vénérable figure de Ducis. Que mon âme fut émue des scènes admirables où ce poète peint l'amour paternel avec cette force et ces couleurs qui n'appartiennent qu'à lui seul ! Je jugeai sans peine qu'on ne pouvait écrire de la sorte, sans avoir le cœur pur, aimant ; et, dès cet instant, je vonai à l'auteur d'Abufar un attachement, une vénération dont le hasard m'a procuré le bonheur de lui renouveler l'assurance, soit à Versailles où il faisait sa résidence habituelle, soit à Paris, chez nos amis communs, où je le rencontrais souvent.

Ducis ne redoutait rien autant que la gêne du grand monde, et l'expiation que se trouve obligée d'y faire une réputation méritée ; il ne passait ordinairement à Paris que le temps nécessaire pour visiter quelques amis et

assister aux séances de l'Académie française. La solitude était devenue un besoin pour son âme tendre et mélancolique. Il aimait à se promener seul, à récapituler sa longue et honorable carrière : elle ne lui offrait que de chers souvenirs, car il n'avait pas cessé de prendre pour devise ce qu'il répétait souvent à tous ses jeunes élèves :

De bonnes actions sont de beaux vers de plus !

Il aimait surtout à se livrer en secret aux élans de cette douce piété qu'il avait héritée de sa mère, et qui répandait sur sa vie un charme inexprimable.

Dieu, qui avait fait à la fois de Ducis un grand poète et un homme de bien, voulut que la tendre amitié lui offrit, dans ses promenades solitaires, une heureuse distraction, un aliment nécessaire à son cœur. L'abbé Lemaire, son ami de collège, était depuis trente ans le premier vicaire de Bicêtre et le directeur des cabanons, repaire hideux et infect, où ce digne ministre des autels avait exposé mille fois sa vie en assistant les nombreux prisonniers à leur derniers moments. M. Lemaire, qu'on doit citer comme le modèle des pasteurs, venait d'obtenir la cure du petit village de Roquencourt, situé à une demi-lieue de Versailles, sur la grande route qui conduit à Marly. Quel plaisir éprouvèrent à se revoir ces deux vieux amis, longtemps séparés par la carrière différente qu'ils avaient parcourue ! Ducis craignait d'abord que le pieux ministre ne vît en lui qu'un profane qui s'était voué tout entier au culte de Melpomène ; mais, dès leur première entrevue, il fut désabusé. M. Lemaire, en le pressant dans ses bras, ne voit que son ami d'enfance, le dépositaire des ses premiers secrets : il retrouvait un cœur trop à la mesure du sien, pour n'être pas heureux d'y reprendre place.

— Si j'ai consacré ma vie, disait-il, à ramener à Dieu ses enfants égarés, ne leur as-tu pas, ainsi que moi, donné de grandes leçons de morale et de religion ? Qui pourrait résister à cette touchante piété filiale dont Antigone offre, dans tes beaux vers, un si parfait modèle ? Quel père n'ouvrirait son âme à la élémence et n'envierait pas le bonheur de pardonner, en écoutant ce que, dans l'un de tes meilleurs ouvrages, Œdipe adresse au coupable Polynice ?.. Va, mon bon François, tes écrits valent bien mes sermons, puisqu'ils épurent les mœurs et font aimer la vertu. Crois-moi, Dieu juge toujours l'intention. Il ne tient compte que du bien et du mal qu'on veut faire.

Cette touchante condescendance, qui donnait une si haute idée du curé de Roquencourt, semblait encore augmenter dans Ducis la piété qui charmait, soutenait sa vieillesse, et ne lui rendait que plus cher son respectable ami. Aussi ne se passait-il pas de jours sans qu'on vit ces deux vieillards se rejoindre, soit chez l'un d'eux, soit sur le chemin qui séparait leurs modestes demeures. Souvent l'auteur de Macbeth et d'Othello, après avoir servi la messe de son vieux camarade de collège, lui lisait les poésies diverses qu'il composait à cette époque ; et le digne pasteur applaudissait les vers charmants que Ducis adressait à son petit logis, à son petit bois, à son ruisseau.

Souvent aussi M. Lemaire venait lire, à son tour, au doyen des auteurs tragiques, le prône qu'il devait prononcer le dimanche suivant. Il le consultait sur les moyens de ramener par la persuasion, de rendre harmonieuse la parole de Dieu, et de la faire pénétrer dans tous les